

MediamenteFalso

L'« intelligence » artificielle d'Instagram discrimine les publications selon les symboles qu'elles contiennent ; cela est arrivé récemment à une publication représentant un de mes tableaux.

Le paradoxe est que la publication masquée (censurée) entendait faire réfléchir sur le rôle des médias dans l'histoire récente et sur leur capacité à manipuler la vérité en faveur du pouvoir.

L'œuvre représente le Super Mario de la Toei, coiffé d'une casquette nazie, peint à l'huile sur une page originale du Corriere della Sera du 13 avril 1945.

À cette époque, l'Italie s'était rendue aux Alliés depuis deux ans, mais notre principal quotidien titrait : « Volonté de fer de combattre jusqu'à la victoire », à côté d'une photo de Hitler et Mussolini occupés à planifier leurs mouvements militaires sur une carte.

Les articles de la page racontent une réalité d'une fantaisie hyperbolique, dans laquelle on tient pour acquis que les fascistes réussiront sous peu à gagner la guerre en Italie et dans les colonies, avec leur allié allemand.

Dans l'excellente série située dans une réalité parallèle à la nôtre, « Le Maître du Haut Château », dirigée par David Semel (Amazon Prime Video), l'Axe a gagné la guerre, l'Allemagne et le Japon se sont partagé le monde ; les fascistes italiens ne sont cités dans aucun des 40 épisodes. Le titre du Corriere de 45 ne trouve pas d'écho même dans une œuvre de fiction dystopique, quatre-vingts ans plus tard.

Dans la réalité, le 13 avril 1945 les Allemands étaient en train de perdre Vienne face aux troupes de Staline ; douze jours plus tard l'Italie serait libérée par les Américains, et quinze jours plus tard Mussolini serait exécuté par les partisans.

Le directeur du Corriere, Ermanno Amicucci, choisit en ces jours-là de manipuler la réalité, parce que le pouvoir était encore entre les mains des nazis (qui avaient occupé Milan) et des fascistes de la République sociale italienne.

Aujourd'hui plus encore qu'en 45, le seul pouvoir qui meut tous les autres est le pouvoir économique ; pour cette raison internet n'est plus le lieu de liberté d'expression et de libre circulation des informations que nous avons contribué à construire au début du millénaire : le kraken économique s'est emparé de notre jouet en le muant en une machine à sous.

Instagram et les autres réseaux ne font pas exception : ils ne servent pas à se connaître, à partager ou à communiquer, mais à créer un marché.

La censure, dans ce contexte, est opérée par d'anonymes « intelligences » artificielles, dans le but de favoriser les échanges et la création de valeur économique qui en découle.

La tentative est de réduire autant que possible le matériel controversé, les discriminations, les informations alternatives, la violence, etc., afin de créer un espace le plus inclusif

possible, dans lequel on puisse vendre et acheter en toute confiance et sécurité ; la culture et l'art devraient donc se plier à cet impératif.

On vend mieux en divertissant, en parlant de balivernes, en maintenant le niveau du récit compréhensible par tous ; c'est pourquoi la plupart des publications que nous voyons racontent des accidents tragicomiques, des femmes séduisantes et, naturellement, des produits achetable d'un seul effleurement des doigts.

Celui qui est né dans les années soixante-dix en Italie, comme celui qui écrit, se souvient, parmi les diverses saletés dont nous avons été témoins, de la naissance des télévisions privées, dans lesquelles pour la première fois la bêtise, les balivernes et les gros seins représentaient le thème dominant de la plupart des programmes. La collecte publicitaire fonctionnait si bien avec ces thématiques que la Rai dut se rendre à l'évidence, à tel point qu'aujourd'hui il n'y a aucune différence entre les deux chaînes, hormis la redevance.

On peut dire que Berlusconi fut le premier à le comprendre, donc le meilleur du point de vue entrepreneurial, par conséquent le plus riche, et ensuite le plus voté.

Président du Conseil des ministres de la République italienne, pressenti pour devenir Président de la République — s'il s'était seulement rendu compte que l'électorat adore les balivernes et les gros seins, tolère les prostituées, mais ne pardonne pas aux michetons.

Dans les journaux d'hier et d'avant-hier on trouve l'avenir tel qu'on le voyait et l'espérait dans le passé, et le passé non réalisé dans l'avenir ; le mensonge érigé en système de référence, mentir pour convaincre et pour inciter, et surtout la guerre, unique constante de ces quatre-vingts dernières années de paix.

L'histoire a toujours été écrite par les vainqueurs, par le pouvoir politique et militaire.

Aujourd'hui le passé, l'histoire, le présent et l'idée de l'avenir sont écrits par le pouvoir technologique et médiatique de mystifier la réalité, de gratifier l'ego des destinataires d'un message, jusqu'à les amener à croire que le succédané de réalité qu'ils observent est la réalité même.

Le recours au succédané est de plus en plus présent dans chaque aspect de la vie humaine, et il est vécu par la plupart des gens comme innovant, écologique, émancipateur, sain, améliorant, sûr.

Les animaux domestiques, les robots, les poupées de silicone servent de succédanés d'enfants, de maris, d'épouses, d'amants et de petits-enfants ; la chirurgie plastique sert à produire des corps et des identités sexuelles de substitution ; la pornographie et le sexe protégé permettent de suppléer à l'acte sexuel lui-même ; les aliments synthétiques, vegan, les barres nutritionnelles, les médicaments qui permettent d'obtenir des performances dans tous les domaines — les êtres humains eux-mêmes sont des succédanés d'eux-mêmes.

Vers les espaces les plus intimes et les plus fondamentaux de notre existence, on promeut des produits, des idées et des comportements qui cherchent à nous éloigner de la vie réelle, vers une vie fictive, virtuelle, synthétique, dans laquelle l'expérience intérieure est remplacée

par l'image mystifiée que la société a de nous.

Un mensonge répété à l'infini ne devient pas vrai, mais il fait de la mystification une pratique socialement acceptable ; le sens du vrai se perd derrière la conscience que toute vérité pourrait contenir, en tout ou en partie, une mystification.

La personne la plus habile et la plus généreuse peut paraître, dans ce contexte, trop belle pour être vraie ; la personne la plus méprisante peut paraître sanctifiée par des vérités inventées.

En acceptant de déléguer le pouvoir de définir la vérité au système technologique et médiatique, nous acceptons de vivre dans un tourbillon d'information produite pour soutenir une mystification plutôt qu'une autre.

Le pandémonium causé par le coronavirus a rendu plus appréciable encore l'idée d'une expérience de vie de substitution, masquée, dans laquelle nous cherchons la reconnaissance du groupe sans avoir à rencontrer les individus.

Ce seront encore les vainqueurs d'une guerre faite de mensonges qui écriront l'histoire de nos jours, mais les capacités technologiques auxquelles nous sommes parvenus nous permettront de créer des mystifications de proportions jamais vues.

Nous nous mentons à nous-mêmes, et chaque jour il est plus difficile de nous y surprendre ; la vie de substitution phagocyte la vie réelle.

Il y a, dans mon cerveau, une quantité immense d'images emmagasinées, plus ou moins utilement, qui surgissent aux moments les plus imprévus : ce sont des notes visuelles archivées dans la vaine tentative de rassasier mon besoin de connaître les choses. Images déformées, usées par le temps, revues et reconsidérées à la lumière d'événements ultérieurs, dissociées, isolées de leur contexte, distordues par l'inévitable amnésie qu'apporte la vie, par l'assaut et le pillage perpétuels des mythiques petits chameaux de la mémoire. Images de ma vie, des films et des émissions de télévision, des clips musicaux, des expositions et des musées, des spots publicitaires, des icônes du genre humain, des livres et des histoires, jusqu'aux images de mes rêves.

Les éléments dissonants retrouvent leur accord visuel et conceptuel, chromatique et formel, comique, cosmique et surréel, dans le fruit pictural.

Personnages et paysages, intérieurs et espaces, d'un grand épisode crossover, né de ma « volupté de voir », de ma promenade dans les pièces secrètes de mon cerveau, comme un flâneur à l'intérieur du voyage fantastique d'Asimov.

À travers ce jeu de recherche, le collage des références visuelles devient une sublimation intellectuelle continue, pleine de spéculations sur la valeur iconique des images et des symboles qui interagissent entre eux, créant un récit qui ne peut faire abstraction de la place naturelle des images elles-mêmes, mais qui ne peut pas non plus s'empêcher de tracer de nouvelles

narrations et de nouveaux parcours de sens. Le kaléidoscope des images imaginées par soi-

même et par les autres reflète dans un miroir déformant l'image de ce que nous avons vu, de ce que nous avons cru voir, de ce que nous voyons à distance de temps, dans un continuel regarder-expérimenter-considérer-réinventer-regarder de nouveau, à l'infini. Nous créons à partir de ce que nous avons vu et éprouvé, recréant à l'infini le monde dans lequel nous imaginons vouloir vivre.

Luca Motolese

motolese.com — Texte original en italien